

Médiations et construction de l'Antiquité dans l'Europe moderne. Sous la direction de FLORA CHAMPY et CAROLINE LABRUNE. *Littératures classiques*, n° 101. Presses Universitaires du Midi, 2020. Un vol. de 206 p.

Ce numéro de *Littératures classiques* est un stimulant petit recueil de douze articles issus du colloque « De l'Antiquité à la modernité politique : quelles médiations ? » tenu en 2017 à l'initiative enthousiaste des éditrices, Flora Champy et Caroline Labrune, alors doctorantes. Pour qui s'intéresserait aux aspects d'histoire et de philosophie politique et morale des études de réception de l'Antiquité pendant la première modernité, le recueil offre d'intéressants exemples du genre à travers des études de cas (à défaut de propositions très généralistes comme cela est précisé en introduction) riches et fouillées, sérieuses et avec de bonnes références.

Alors que l'objectif du colloque était d'étudier et d'appréhender « l'Antiquité [comme] référence récurrente en matière politique » à travers les différentes formes d'écriture et les différents canaux et supports de transmissions qui les ont diffusées lors de la première modernité, le recueil met en avant la médiation comme objet à théoriser sans souligner la focalisation exclusive sur la politique, inversant finalement le centre d'intérêt initial. Il en résulte des difficultés.

La première est inhérente au format d'un volume d'actes de colloque, qui présente naturellement une mosaïque de points de vue, impropre à véritablement servir l'ambition théorique globalisante des éditrices. L'exhaustivité n'était pas recherchée, certes, mais il y a des angles morts, consécutifs au choix du prisme du colloque, lié aux objets de recherches des éditrices. Les articles portent ainsi très majoritairement sur des questions de réception de prose (un peu de théâtre), et uniquement sur des corpus d'histoire (Tacite...) et d'ouvrages à teneur philosophique et morale – ce qui tient à l'histoire des grands hommes et à la grande histoire. On ne saura pas, à la fin de l'ouvrage, si les questions de médiations seraient similaires pour d'autres types de corpus. Les spécialistes de poésie en seront pour leurs frais, puisqu'aucun article ne l'envisage et que la bibliographie générale donne des éléments très parcellaires (sans citer, par exemple, les travaux de Pascale Hummel, de Pierre Laurens, de Thomas E. Greene...).

La bibliographie générale reflète en effet les partis pris initiaux. En outre, manquent certains titres attendus, notamment quelques ouvrages techniques éclairants sur la transmission et la diffusion des ouvrages antiques : ceux de Bernard Quémada sur les dictionnaires de la première modernité, de Jean-Christophe Saladin sur le grec à la Renaissance, de Leighton Durham Reynolds et Nigel Guy Wilson sur les « *scribes and scholars* » de l'Antiquité au XVIII^e siècle, et de Pascale Hummel retraçant l'histoire de la langue grecque ; quelques travaux sur l'histoire de l'éducation auraient également été bienvenus. Si ces titres datent un peu, les références contemporaines peuvent aussi faire défaut. Par exemple, le livre d'Andréas Pfersmann sur les annotations et notes marginales, ou encore, dans le chapitre 2.7 de la bibliographie, intitulé « Héraclès/Hercule », les travaux de Marie-Pierre Harder. On peut enfin se demander ce qui préside au choix de telle production plutôt que telle autre (pour Nathalie Dauvois, les éditrices ont cité un article p. 178 mais omettent *La Vocation lyrique. La poétique du recueil lyrique en France à la Renaissance et le modèle des Carmina d'Horace*) ou de tel centre d'intérêt plutôt que tel autre (s'il y a des chapitres « Tacite », « Héraclès/Hercule », « Plutarque », « Ovide », il n'y en a pas pour les poètes lyriques grecs, Tite-Live...). Certains articles auraient également mérité une bibliographie plus complète. Les bibliographies, et *a fortiori* la générale dont les éditrices soulignent qu'il s'agit d'un outil non exhaustif, constituent néanmoins un dossier intéressant et utile. Il s'agit simplement de préciser qu'elles (et les articles) en restent souvent à des corpus du canon et négligent certains pans de la question de la médiation plus ingrats ou en dehors de l'axe principal du colloque.

Enfin, si le recueil postule une perspective large en utilisant le mot « Europe » dans son titre, la grande majorité des articles porte sur des corpus français uniquement, comme les éditrices le disent (« nous n'adoptons pas [...] la perspective comparatiste », p. 12), en accord avec l'appel du colloque (« l'étude de textes français sera privilégiée »). La raison en est peut-être un peu conjoncturelle, car deux communications du colloque ne figurent pas dans les actes (celle comparant Machiavel à La Boétie et celle portant sur Hobbes et Spinoza). Quoi qu'il en soit, en douze articles, il aurait sans doute été difficile de faire autrement.

Quant à la notion de « médiation » au cœur de l'ouvrage, elle est définie et « théorisée » comme une « entremise », comme outil pour « explorer la multiplicité et l'importance des intermédiaires dans la constitution de la connaissance de l'Antiquité », c'est-à-dire « tout support de transmission concrète d'une source, en diachronie » (p. 10-12). L'introduction met en avant que la « médiation » adopte un prisme diachronique et non pas seulement synchronique – contrairement à la « médiatisation » –, dans une perspective historiciste plutôt qu'essentialiste. L'introduction joue avec bonheur sur des distinctions judicieuses et informées (« filtre », « restitution », « réception productive », « comparaison », « intertextualité » et « médiation »). On aurait aimé encore un peu plus de ce type d'analyses (la question ancienne de « l'influence » n'est pas tellement évoquée par exemple).

La notion (on devrait sans doute plutôt dire « cet outil ») de « médiation » n'est pas neuve, comme le soulignent les éditrices dans l'introduction, et peut être utile dans plusieurs disciplines et dans plusieurs domaines de la recherche en littérature (analyse génétique, traductologie...). Elle pourrait néanmoins être moins écrasante pour le recueil car elle constitue un passage obligé parfois périlleux. Dans certains articles, on sent une gêne dans son usage, peut-être parce que l'ambition affichée est de créer un petit événement dans le monde des études de réception (p. 10 et 12 : « Jusqu'ici, le terme de *médiation* n'a pas été théorisé dans le champ des études littéraires. [...] C'est donc un objet d'étude émergent dans le cadre des sciences humaines que nous allons théoriser [...] avec l'ambition de donner lieu à de nouvelles recherches » ; il s'agit de « repenser la notion d'intertextualité » p. 13, etc.). Pourtant, la chose y est pratiquée depuis longtemps. En effet, il paraît difficile de travailler dans le domaine sans s'employer à relier un minimum les faisceaux de la transmission. À ce titre, il eût mieux valu éviter d'insister sur la nouveauté de l'outil, par exemple p. 120 : « si la réception de l'Antiquité à l'époque moderne est un phénomène bien connu des chercheurs, l'angle d'analyse offert par la question des médiations, appliquée aux traités nobiliaires et à leurs auteurs, suscite des interrogations plus rarement soulevées : d'où viennent ces exemples antiques qu'ils utilisent, et par quels moyens y avaient-ils accès ? » etc. Les chercheurs qui travaillent sur la réception de l'Antiquité à l'époque moderne depuis une bonne vingtaine d'années au moins posent ces questions, en faisant appel ou non au mot « médiation ». Autre exemple d'un emploi un peu hasardeux : le mot est avancé p. 134 de la façon suivante : « Madeleine de Scudéry use donc de façon personnelle de ces sources et, par là même, a pu ultimement servir de médiation vers une autre perception de l'Antiquité ». Il semble que l'autrice de l'article se fasse un point d'honneur à utiliser le mot, quitte à dire une évidence pour le placer. Hans-Jürgen Lüsebrink ne l'utilise d'ailleurs pas (il le mentionne dans un titre de partie), et il n'est pas le seul à procéder ainsi : le terme apparaît souvent simplement en introduction ou en conclusion, *in extremis*. Certains articles utilisent au contraire le mot de façon rigoureuse et judicieuse.

On le comprendra, ces quelques réserves n'ôtent rien à l'intérêt qu'un lecteur aura pour cet ouvrage utile, documenté et enthousiaste, qui apporte sa pierre au vertigineux édifice des études de réception portant sur l'héritage antique.